L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 75 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 30 OCTOBRE 1892.

THEATRE DE L'OPERA.

Au cours de ce premier mois d'exploitation, les tribulations n'auront pas manqué à la direction de l'Opéra dans son entreprise, commencée, grâce aux menaces du choléra, sous de très inquiétante auspices. Toute une série de circonstances malheureuses, et dont la faute n'est, d'ailleurs, à personne, a éloigné la foule, et jusqu'ici on ne note point cet entrain qui, d'ordinaire, caractérise tout au moins les deux ou trois premières saisons de la réouverture de la salon.

Et cependant rarement cet entrain fut mieux motivé ; car, en vérité, M. Mangé nous a mené une troupe faisant excellente figure parmi les meilleures qu'on ait parmi, ces dernières années sur la scène de l'Opéra.

Jusqu'à cette heure—et pourtant nous voici déjà au vingtième jour de la campagne—non seulement on n'a pas atteint le maximum, mais on en n'en a même goûté approché ; et la moyenne actuelle ne saurait suffire au lourd budget que s'est imposé l'administration.

A coup sûr, certains faits exception nels qui se sont produits cette fois, au grand détriment de la caisse, expliquent partiellement cette improductivité pécuniaire des représentations ; néanmoins elle a certainement d'autres causes; et nous essaierons de démontrer, en un prochain bulletin, que l'exploitation de l'Opéra, dans les conditions actuelles, est à peu près impossible. Tout allant pour le mieux, elle ne pourrait donner que des bénéfices insignifiants ; mais viennent les nombreux incidents inhérents à semblable affaire, elle doit résulter inévitablement en perte pour le directeur.

Dieu nous garde de vouloir décourager personne; pourtant nous tenons que la part n'est point faite assez belle à l'impresario; et il nous paraît qu'une amélioration en cela pourrait être obtenue par des concessions équitables et qui seraient fort mince sacrifice pour le groupe de ceux qui seraient appelés à les consentir.

Hier encore le samedi remplissait fort incomplètement sa fonction de soirée fashionable; des vides un peu partout, même aux sièges des abonnés; et un canal sonnant creux, ou à peu près.

C'était la reprise de *Mignon* ; M. Cantelier avait pris le rôle de Wilhelm Meister, qui, en toute autre circonstance, aurait été tenu par M. Lafargue, et où celui-ci excelle.

M. Cantelier est un musicien de valeur et de plus un artiste d'une invariable conscience. Au moindre rôle il apportera le même souci qu'au plus important; c'est vous dire quelle attention il a donnée à celui de Wilhem Meister. Si sa voix n'a pas la clarté, la limpidité que l'on veut à un ténor léger ; si un certain voile en capitonne les sonorités, il faut ajouter que le chanteur, à force d'efforts bien menés, parvient souvent à déchirer ce voile, et que le clavier acquiert alors quelque résonnance et permet de mieux apprécier la correction et le goût qui sont en M. Cantelier, et auxquels plus de chaleur prêterait plus de relief.

L'ensemble de *Mignon* a, d'ailleurs, marché au contentement de la salle. Cependant l'ouvrage n'était pas bien prêt, bien d'aplomb, et fréquemment la température était beaucoup trop basse en scène. On a plus d'animation que cela dans le pays où fleurit l'oranger. Quand nous aborderons notre prochaine revue nous ne manquerons pas de parler de Mme Nasat, la nouvelle Mignon, déjà au faveur avec notre public ; de Mme Jan Boyer et M. Hondin, tous jours correct, toujours intéressant ; de Mlle Les Saintl, de M. Rouvière, etc., etc.

C'est grand dommage que notre public soit si peu friand d'opéra-comique ; quelle variété de répertoire nous assurerait tel goût.

Nous ne pouvons nous expliquer pareille indifférence ; d'autant mieux que le cadre musical de l'opéra comique s'est considérablement agrandi depuis 25 ans ; ce qui n'est point partisonnerie autrefois, est aujourd'hui partition à grands développements, de haut vol.

Quant au dialogue parlé il a peu près complètement disparu.

Et, pour s'arrêter plus spécialement à *Mignon*, rappelons-nous ce beaucoup d'œuvres ayant à ce point le caractère de distinction et le réalisant mieux l'union parfaite de la beauté du chant, de la beauté de l'orchestre?

—S'il est besoin, en ce moment, de réitérer les appels au public de la semaine, ce soin est, pour ainsi dire, oisiveux à l'endroit de celui du dimanche, à la matinée surtout.

Que de fois ne l'avons-nous pas vu braver de vraies bourrasques, pour se donner le plaisir du théâtre, où il écoute de toutes oreilles ; où de tout son être, il ait chanteuses et chanteurs.

Public bien avisé, très fin, et cependant indulgent, bienveillant entre tous ; glissant sur des défectuosités passagères, des accidents de voix; mais se plaisant à inhiber sur les passages réussis, et comme chant et comme musicalité ; heureux d'en tenir large compte aux artistes.

Le programme de la matinée de ce jour lui sera une tentation, à laquelle il va succomber en masse, gardes-vous d'en douter.

Pour spectacle, la seconde du *Trouvère*, l'une de ses partitions favorites, où on pourra rien perdre de cette faveur, interprétée par M. Raynaud ; Mme Schweyer-Lamatte, Mlle Meunier ; MM. Chauvreau, Orme Duval ; Mlle Les Saintl ; MM. Rouvreillé et Rossi.

Empêché par une indisposition, impossible nous a été d'entendre la première soirée de cette reprise, qui, au dire générai, a été un succès; tout à l'heure nous prendrons bien volontiers notre revanche, et à coup sûr, les artistes tiennent en réserve de nombreux effets pour le public du dimanche.

Ce soir, première représentation d'un vaudeville plus que centenaire du théâtre Clunyà Paris : *Trois femmes pour un mari*, Grenet Dancourt, joué par MM. Joannin, Duvivier, Thomassin, Lebrun, Maffre, Vincent, Talopin ; Mmes Urbain, Faye-Grand, Rouvière, Blanche Féliz, Les Saintl, Germaine Bardoux, Vanden.

—Au moment où nous terminons cet article, la direction de l'Opéra nous prie d'insérer, dans l'*Abeille* de ce jour, les deux documents que l'on va lire. Mangé estime que cette insertion est de raison indéclinable par le fait de la publication, ce matin, dans les feuilles américaines, d'une lettre signée de M. Lafargue, et dont, à notre vive surprise, il ne nous a pas même été donné communication. Cette correspondance se passe de commentaire; elle s'explique d'elle-même.

LETTRE DE M. MANGÉ

Nouvelle-Orléans, 20 octobre, 1892.

Monsieur Lafarge

Ma réponse à votre lettre ne peut être que la répétition de ce que j'ai eu l'honneur de vous dire et écrire. On vous étes capable de chanter avec tous vos moyens devant notre public ou vous êtes malade et devez prendre le congé nécessaire à votre rétablissement.

Je ferai en sorte de vous accorder dix jours, qui partiront de mardi dernier, 18 octobre inclusivement. Pendant ce temps vous partirez pour Chicago, où je me trouve complètement lésé dès le début de la campagne.

Ceci est fort malheureux pour vous et, sans nul doute, beaucoup plus malheureux encore pour moi. Car, par le fait de vos fâcheux débuts et de votre maladie, je suis en ce moment dans une situation pécuniaire qui est loin d'être celle sur laquelle je comptais en vous engageant.

Le public sait que vous étes celui sur lequel il doit le plus compter—duquel il attend le plus.

J'ai les mêmes raisons puisque je vous ai donné des appointements en conséquence. Donc, il n'y a pas à tergiverser : Or, après ces dix jours, vous étes capable de vous montrer à la hauteur de votre réputation, et je me vois dans l'obligation de donner satisfaction à votre lettre, dans laquelle vous me donnez votre résiliation.

Je regrette, M. Lafarge, d'avoir à vous parler ainsi, mais, si Noblesse oblige, Devoir oblige aussi—le premier est pour vous, le second pour moi.

Maintenant, croyez bien que je souhaite de tout cœur que votre succès termine l'incident actuel et recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

FR. MANGÉ.

RÉPONSE DE M. LAFARGE.

Nlle-Orléans, ce 20 octobre 1892.

Monsieur Mangé :

Comme je ne veux pas que vous puissiez croire à de la mauvaise volonté de ma part, (ce qui ne m'arrive jamais, principalement dans mon art lyrique), je dois vous prévenir que je chanterai dimanche prochain, 23 octobre, à la matinée. Je viens de voir le docteur qui vient de me l'affirmer

Si je vous ai offert de suite cette résiliation, mardi dernier, dans un moment de colère, c'est que je m'étais sérieusement blessé, et très profondément ; il paraît que vous, vous, n'en parlons plus.

Mais, maintenant votre dévoué pen-

Fr. LAFARGE.

Académie de Musique.

C'est une comédie-musicale, *Ship Ahoy*! qui forme le spectacle de ce jour à l'Académie de Musique.

Cette bouffonerie musicale rappelle quelque peu *Pinafore* et jusqu'ici la pièce ne compte que des réussites. Le compositeur de cette partitionnette, M. Frédéric Miller en conduit l'orchestre, après en avoir appris les rôles aux divers interprètes, et il a, semble-t-il, obtenu un tout satisfaisant ensemble.

On le voit, les promesses sont tenues par Mme Bidwell; tous les genres défilent à l'Académie de Musique.

Demain seconde représentation de *Ship Ahoy*!

Lafargue Bros Co. Limited, 181 rue Canal, entre Dauphine et Bourgogne, viennent de recevoir de France le plus vaste, le plus riche assortiment de couronnes et croix en perles et en métal avec fleurs en porcelaine.

Fleurs artificielles du meilleur goût arrangées en dessins de tous genres.

Exposition de fleurs naturelles

Les commandes de fleurs naturelles sont exécutées par M. Anseman, un des fleuristes les plus renommés de la Nouvelle-Orléans.

Anniversaire.

Nous rappelons à nos lecteurs que la Société de Bienfaisance des Bouchers de la Nouvelle-Orléans, une phalange de gens honnêtes et vivant de leur rude travail, célèbre aujourd'hui son 20me anniversaire.

Le banquet annuel aura lieu à l'Etoile Polaire, coin des rues Esplanade et Kerlerec. On se mettra à table à 5 heures.

Le Creole femme tonic est le remède de la nature. Pour les jeunes filles s'épanouissant, il est inappréciable ; il régularise les organes délicats qui exigent tant de soins à cet âge tendre.

CHANT ET PIANO.—La maison L. Grunewald & Cie. nous fait remettre trois morceaux dont voici les titres: *Crystal Bells*, valse, par Mlle Barbara Sheppard ; *Eugénie*, valse par Henry B. Kroniage ; *Sweet Ellen*, romance avec chœur, par John P. Buckley.

La Toussaint.

A la veille de la grande et touchante fête du monde chrétien, chacun s'occupe de l'ornementation des tombes ; même le plus pauvre se rogne, ce jour-là, sa part de pain, afin de porter un souvenir, si humble qu'il soit, à la sépulture des aimés.

On sait en quelle vénération est tenue ici cette date de la Toussaint; toute cette journée une foule immense, pieuse, émue, se porte aux divers cimetières ; jusqu'à la pleine nuit ce pèlerinage compte de nombreux ferventis.

Si vous avez besoin de fleurs pour exécuter quelque fantaisie de votre goût, adressez-vous au célèbre fleuriste, M. Anseman ; il vous en mettra sous les yeux tout un assortiment.

Si vous désirez, au contraire, quelqu'ouvrage floral tout préparé, adressez-vous encore à lui, qui toujours en réserve toute une collection pour la Toussaint et le Jour des Morts.

Seulement nous vous engageons vivement à ne point attendre la dernière heure ; car la maison est fort cource ; quelqu'abondante que soit anmoison de fleurs, celle-ci est vite enlevée.

En consultant les colonnes d'annonces (première page) vous verrez que M. V. Anseman offre ses fleurs en vente, aux endroits suivants : Marché Français—Marché Poydras—Marché des Dryades ; Marché Neuvième, au magasin de MM. G Lafargue frères et Cie, rue du Canal, 181, près du Grand Opera House, ainsi qu'à son domicile, coin des rues St-Pierre et Marat.

Sirop Delabarre pour la dentition.—Notre meilleur ami de la jeune mère fait tous les jours de nouvelles convertes. Son éloge est dans la bouche des gardiennes et des parents des enfants. Ses effets sont miraculeux, 2 ou 3 gouttes à la fois frottées sur les gencives enflammées d'un enfant produiront les plus heureux résultats.

—M. Henri Duoroux, dont on a pu lire l'annonce dans l'*Abeille*, nous prie de faire savoir à ses élèves et au public qu'il vient d'entrer à l'Institut de M. H. Chenet comme professeur de latin, de grec et de français ; mais que ses nouvelles fonctions ne l'empêcheront point de donner des leçons particulières.

Soulagement de la confiance depuis 1829.

Pourquoi courir les risques de devenir poitrinaire, lorsque vous avez sous la main un remède sûr et qui vous guérira rapidement ?

Nous voulons parler du Sirop Pectoral Balsamique de Duconge.

Son succès a été admis depuis longtemps, dans les cas de Rhumes, de Toux invétérée, d'Asthme, Bronchite, Inflammation de la Gorge, de l'Estomac et des Intestins, le crachement de Sang et la Coqueluche.

En vente chez tous les Pharmaciens. Laboratoire 52 rue Bienville, N. O.

Les médecins prescrivent fréquemment les Pilules d'Ayer, comme le cathartique le plus sûr et le plus parfait.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 30 Octobre 1892.—Indications pour la Louisiane :Beau temps, vents d'est, généralement plus froid.

Température du 29 octobre 1892. Thermomètre de S. & L. CLAUDEL, Opticiens, No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

		Centigrade
7 heures du matin	54	13
Midi	72	20
3 P. M.	70	19
6 P. M.	68	18

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES.—Otto Mayer à Mlle Olivia Wall ; Morris Barnett à Mlle Grace De Castro ; Isidore Scooler à Mlle Ruth Hirsch ; Victor Abadie à Mlle Olivia Rahrbacher ; Martin Belgrave à Mme Vve John Schell ; Joseph Prieu à Mlle Sarah Pierre ; Joseph Jordan à Mlle Dolores Mesa ; Louis Bondesant à Mlle Augustine Daley.

NAISSANCES.—Mme Joseph Lagasse, une fille; Mme Joseph Leidinger, une fille, Mme Chris Nesson, une fille ; Mme Louis Masse, Jr., un garçon.

DÉCÈS.—Westley Turner, 4 ans, 303 rue Première, Armand Dupuis, 10 mois, 200 rue Frazier ; Mme Catherine Hughes, 58 ans, 5 rue Olivier ; Belle Santa, 48 ans, encoignure Verret et Market ; Valentine Taylor, 35 ans, Chicago, Ill. ; Fanny Winsberry, 34 ans, 94 rue Magnolia ; Mme Verve Lana Miller, 74 ans, 165 rue Union ; Jacob Mass, 59 ans, 286 rue Marigny ; Mme Johanna M. Meyer, 34 ans, 242 rue du Camp ; Philip Hess, 4 mois, 134 rue Carondelet ; Joseph Augustin, 1 mois, 339 rue St-Pierre.

Ventes.—Ventes effectuées hier à la Bourse des Encanteurs :

Par D. Bansiger.

Bâtisse en briques, à trois étages, No. 242 rue Royale, $3,750.

Bâtisse double en briques, à deux étages, Nos. 22 et 24 rue Orléans, $5,000.

Résidence et magasin en briques, à deux étages, No. 189 1|2 rue Royale, $2,650.

Résidence et magasin double, en briques, à deux étages, Nos. 46 et 46 1|2 rue Ste-Anne, $3,400.

Résidence en briques, à trois étages, No. 20 rue Orléans, $2,825.

Bâtisse en briques, à trois étages, No. 19 passage Orléans, $2,000.

Bâtisse double en briques, à deux étages, Nos. 211 et 211 1|2 rue St Pierre, $1,800.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mlle J. Anderson à J. Anderson, un terrain borné par les rues Remparts, Louisa, Bourgogne et Clouet, $1,000.

H. Forschler et al à J. Werner, un terrain borné par les rues Hôpital, Touti, Miro et Quartier, $500.

Les mêmes à H. Werner, un terrain borné par les rues Quartier, Miro, Touti et Hôpital, $850.

J. Imhof à F. Schmidt, un terrain borné par les rues Franklin, Liberté, Thalie et Erato, $1,925.

Succession de Mme C. Pohlman à C. Hanse, un terrain borné par les rues Dauphine, Royale, Piété et Louisa, $2,425.

Mme D. Theze, au Mutual Loan and Building Co., un terrain borné par les rues Remparts, Euterpe, Félicité et Dryades, $3,150.

Commercial Homestead Co. à Mme J. Robertson, un terrain borné par les rues Delachaise, Louisiana, Dryades et Baronne, $1,650.

Les mêmes à E. St Joseph, deux terrains bornés par les rues Clinton, Barthe Hillary et Deuxième, $1000.

Les mêmes à Mme R. Hughes, deux terrains bornés par les rues Robert, Upper line, Laurel et Constance, $800.

Third District Building Association à F. Lamarque, un terrain borné par les rues Dumaine, Dauphine, Bourgogne et St Philippe.

John Anderson et Als, à Mlle J. Anderson, un morceau de terre borné par les rues Champs Elysées, Marigny, Royale et Dauphine, $1,500.

F. O'Neil, à W. Harnan, un terrain borné par les rues Bolivar, St. Jean, Gravier et Perdide, $1,200.

G. Lee, à S. Logan, deux terrains bornés par les rues Dupré, St. Philippe, Belleshane et Gayoso, $400.

J. Murphy, à E. Fahey, un terrain borné par les rues St. Patrick, St. Denis, Washington et Sixième, $235.

Les Pilules d'Ayer

Sont mieux connues et plus généralement employées que n'importe quel autre cathartique. Recouvertes de sucre, purement végétales et exemptes de mercure ou d'aucune autre drogue nuisible, elles sont la médecine idéale de la famille. Quoique promptes et énergiques dans leur action, l'usage de ces pilules est accompagné seulement des meilleurs résultats. L'effet en est de fortifier et de régler les fonctions organiques, étant spécialement salutaire dans les divers dérangements de l'estomac, du foie et des intestins.

Les Pilules d'Ayer

sont recommandées par tous les principaux médecins et droguistes, comme le remède le plus prompt et le plus efficace contre la bile, les nausées, la constipation, l'indigestion, l'inertie du foie, la jaunisse, l'assoupissement, la douleur dans le côté et le mal de tête ; aussi, pour soulager les rhumes, les fièvres, la névralgie et le rhumatisme. Elles sont prises avec grand profit contre les frissons et les maladies particulières du Sud. Pour les voyageurs, soit par terre ou par mer,

Les Pilules d'Ayer

sont les meilleures, et on ne devrait jamais oublier d'en avoir une provision dans ses bagages. Pour qu'elles conservent leur intégrité médicinale dans tous les climats, elles sont mises en flacons aussi bien qu'en boîtes.

"J'ai fait usage des Pilules d'Ayer dans ma famille pendant plusieurs années et les ai toujours trouvées être un doux et excellent purgatif, ayant un bon effet sur le foie. Ce sont les meilleures pilules en usage."—Frank Spillman, Sulphur, Ky.

Les Pilules d'Ayer,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

Sport.—M. Charles Noël, président du Club Olympique, est parti hier pour New York où il va assister au combat entre Choynski et Godfrey. Il mettra la circonstance à profit pour arrêter définitivement les conditions d'un *match* entre Hall et Fitzsimmons.

Dans le monde. — On annonce le prochain mariage de deux jeunes gens appartenant à des familles entourées de considération, d'estime, Mademoiselle Estelle Lion et M. le Dr Jules J. Sarrasin.

Cette union, qui ne peut manquer d'être heureuse, se consacrera dans les salons de Mme Michel Lion, mère de la demoiselle ; et nous l'occasion pour les deux familles de convier leurs amis à une fête charmante.

Courses.—Le 10 décembre reste toujours la date fixée pour l'ouverture des courses du Nouvel-Orléans et le Jockey Club ne néglige rien pour que cette saison soit très brillante. La piste va être améliorée, les tribunes seront remises à neuf, le *Belting Ring* va être agrandi ; déjà de nouvelles écuries ont été construites ; enfin une tente sera construite entre les tribunes et l'endroit où stationnent les chars, afin que, par les jours de pluie, on puisse arriver aux Fair Grounds et les quitter, sans se mouiller. Toutes ces améliorations vont ajouter à l'aspect du champ de courses et contribuer au succès de la réunion 1892-1893.

Suicide.—Hier soir, à 7 heures 30, quelques passants qui venaient de traverser le square Lafayette et étaient passés devant un individu assis sur un banc, du côté de la rue Nord, à mi-distance des rues Camp et Ste Charles, sans se douter des sombres pensées qui hantaient l'esprit de cet inconnu dont l'allure ni l'aspect n'avaient du reste rien pour attirer le regard, sont revenus sur leurs pas en entendant une détonation qui a réveillé tout le voisinage, et amené bientôt dans le square une foule nombreuse.

Sur le même banc, le même individu était toujours assis, mais le haut du corps penché sur le côté et comme cherchant un appui. A ce mais fumait encore le revolver qui venait de partir, à ses pieds, la terre humide de sang, sur une grande surface, disait l'usage qu'il en avait fait.

Des soins immédiats lui ont été prodigués, mais il donnait encore signe de vie, mais à l'arrivée de l'ambulance le dernier souffle avait quitté ce corps ensanglanté qui peu après le wagon de police transportait à la morgue.

C'est un homme de 50 à 55 ans environ, assez corpulent et proprement vêtu. Une lettre trouvée sur lui, et écrite quelques instants avant de mettre à exécution sa funeste résolution, a permis de connaître son identité.

Il se nomme J. P. Grim et habitait rue Lapeyrouse, près Onzage. La lettre de laquelle il faut conclure que le défunt a été poussé au suicide par la maladie, est ainsi conçue :

"Je commets cet acte avec toute ma connaissance. La vie dans les conditions où je suis est pour moi un fardeau. Je suis qu'aucun médicament ne me soulagera et que je ne serai jamais utile à personne. Pitié ! (1.000) ma mort a été de souffrir le reste de mes jours et être un ennui pour tout le monde à la maison. Je plains ma femme qui a été si bonne pour moi, et je demande à tous leur pardon.

"Si les étudiants veulent faire des expériences sur mon corps, je les y autorise. Ma femme habite rue Lapeyrouse près Onzage avec M. J. Reiger."

"J. P. GRIM."

Le corps après avoir été vu par le coroner Seeman qui a extrait la balle, entrée par le côté droit de la tête, derrière l'oreille, a été livré à MM. Frantz & Schoen, entrepreneurs de pompes funèbres, et ainsi ont fini les tourments d'un malheureux.

LA GRÈVE.

Voilà une semaine que la grève a éclaté, et pas un pas n'a été fait vers une solution quelconque. Quelques meetings ont été tenus par les marchands, un grand nombre par les unionistes qui ont versé des flots d'éloquence et noirci beaucoup de papier pour tourner toujours autour de la même question et revenir finalement au même point.

Dans leur dernière communication à M. Odendahl ils demandent qu'un comité de quinze membres soit nommé pour discuter la situation avec le comité de quinze de l'Union, mais M. Odendahl se refuse à convoquer un meeting général des marchands pour l'élection de ce comité avant qu'aient été reprises les bâtisses lesquelles les grévistes comptent effectuer le réglement du différend.

Hier, à midi et demi, le comité chargé d'entendre le récit des griefs des mécontents et d'y remédier, s'est réuni au local du Board of Trade sous la présidence de M. H. E. de Bordes.

Etaient présents : Pour les marchands, H. Ed. Bordes, J. B. Sinnott, L. Pfister, S. F. Hoeslip et J. Everett.

Pour la classes ouvrière : J. M. Bimkopon, J. Kupfer, J. Maus, J. B. Drum et Chas Flick.

M. Miltenberger ayant annoncé qu'il ne lui était pas possible de servir d'arbitre, M. W. R. Lyman a été choisi à l'unanimité et M. Everett a été chargé de lui transmettre la nouvelle.

Ayant lui aussi refusé les fonctions qui lui étaient offerts, on a décidé d'entendre immédiatement les sept employés qui, au cours du meeting des marchands avaient été inscrits sur la liste des mécontents.

Ce sont tous des employés de la maison Steaffer, Eehleman & Co.

F. P. DORAN,

qui gagne $10 par semaine, n'est pas satisfait de son salaire. Il travaille de 7 heures à 6 heures. Il ne se plaint pas du nombre d'heures de travail, mais n'est pas satisfait du temps qui est accordé pour le déjeuner—vingt minutes. Il est employé depuis six ans dans la maison, a de l'expérience, et est d'avis que la somme de $2 par jour serait une juste compensation de ses services.

Il n'a jamais soumis ses griefs à M. Eehleman. Il serait satisfait de travailler de 7 heures du matin à 6 h. p. m., avec d 1|2 heure de répit pour le déjeuner, à raison de $2 par jour.

E. LEICHER.

Est employé de la maison depuis 9 ans, gagne $11 et n'est mécontent que de son salaire, qu'il voudrait voir porté à $2 par jour.

L. WYNNE.

Employé depuis 3 ans, est satisfait des heures de travail et du foreman. Il désirerait gagner $2 par jour.

WM. SKINNER.

Employé depuis 3 ans, gagne $11 et voudrait gagner $2 par jour. Il pense en outre que les heures de travail, devraient être réduite à 10.

C. STERN.

Est employé depuis un peu plus d'un an, n'a aucune plainte à porter devant le Comité et refuse de dire ce qu'il gagne.

W. ADAM,

employé depuis six ans à $10 par semaine, fait les mêmes demandes, ainsi que

THOS MCCABE,

employé depuis dix ans dans la maison. L'interrogatoire étant terminé, le président s'informe auprès des représentants de la classe ouvrière s'ils n'ont pas connaissance d'autres plaintes, à quoi il est répondu que les hommes de l'Union ont refusé de soumettre leurs griefs individuellement.

M. Heaslip dit qu'il ne veut pas reconnaître l'Union et avoir affaire à une tierce partie. Il veut s'entendre directement avec ses hommes. S'ils ont à se plaindre, pourquoi se cacher et ne pas venir à lui, leur patron ? S'ils ne le font pas c'est qu'ils ont affaire à des gens qui sont violence à leurs opinions. Il faut, a dit M. Heaslip, que nous exprimions carrément notre opinion, comme l'ont fait les hommes de l'Union. J'ai toujours dit à mes hommes, lorsqu'ils avaient à se plaindre, de venir directement à moi et de ne pas se mêler avec l'Union. Malgré cela, ils m'ont quitté.

Pourquoi irions-nous nous engager en quoi que ce soit, en signant les documents qu'il plaira à l'Union de nous soumettre ?

M. Flick, représentant les ouvriers, dit qu'il y a de bons et de mauvais patrons et que les premiers ne doivent pas souffrir pour les autres.

M. Heaslip fait observer que le raisonnement est très juste et peut s'appliquer aussi aux ouvriers.

M. Kupfer raconte les abus auxquels se livrent certains patrons.

M. Bordes fait observer que ce n'est pas une raison pour les ouvriers qui ne sont pas maltraités, de quitter leurs patrons.

M. Heaslip dit que les hommes seraient disposés à venir traiter avec leurs patrons mais qu'ils en sont empêchés par l'Union.

M. Pfister dit que samedi dernier ayant demandé à ses hommes au moment de leur payer leur semaine, s'ils appartenaient à l'Union, deux d'entre eux ont répondu affirmativement.

Comme il avait entendu parler du projet de grève ; il leur demanda ce qu'ils avaient l'intention de faire le lundi suivant. Ils refusèrent de répondre immédiatement et promirent de revoir M. Pfister plus tard.

Ils revinrent en effet pour lui faire savoir le tarif, disant que comme ils appartenaient à l'Union, ils étaient, *bien que satisfaits*, obligés de quitter le travail et ne pouvaient pas se reprendre si leur patron ne signait pas le tarif. Le salaire qu'ils reçoivent étant *inférieur* à celui du tarif proposé, ils promirent même si M. Flick la signait, de travailler pour lui *aux mêmes conditions*, ce qui prouve que la seule question du triomphe de l'Union était là.

Les divers boss draymen prennent la parole.

M. Kupfer se dit autoriser à annoncer que les *boss* consentiraient à un arrangement à faire travailler leurs hommes pendant 10 heures par jour et à les payer à raison de 25c par chargement après 6 heures du soir.

M. Heaslip fait la motion d'adresser à M. Eehleman les griefs de ses employés, avec recommandation de faire droit à leurs demandes si possible, sinon, de venir devant le comité pour lui faire connaître les motifs de son refus.

M. Heaslip propose de confier à MM. Flick, Kupfer, Maus, Krumkinon et Drum, le soin d'aller trouver leurs camarades, de les soustraire si possible, à l'influence de l'Union, de s'assurer de ce qu'ils valent, et de la chose est possible, de les amener devant le comité pour lui exposer leurs griefs.

S'ils sont honnêtes dans leurs convictions et dans leurs instructions, a dit M. Heaslip, ils viendront.

Après adoption de cette proposition la séance a été ajournée à ce soir, à 6 heures.

Hier soir a eu lieu une réunion générale des délégués du Almalgamated Council, au Screwmen's Hall. Le résultat de cette réunion n'a pas été divulgué.

Hier, comme les jours précédents, les nouveaux hommes ont fait leur travail sans être trop tourmentés par les grévistes. Les seuls cas de violence que l'on ait à signaler sont : à 10 h. 45 du matin, l'attaque d'un nommé Chas. Haas, un employé de la Standard Oil Co, qui livrait du pétrole chez Mme Greaq, 124 rue Gravière, coin Canal et Villeré. Il a été frappé à la tête avec un instrument contondant, et transporté à l'hôpital. Sa voiture a été reconduite à l'entrepôt. L'agresseur est resté inconnu.

A 2 h. 30 P. M., encoignure Fulton et Notre-Dame, un inconnu a attaqué Fred Bauch, qui habite No 158 rue St Louis, et Henry Johnson, deux conducteurs de camions pour A. Baldwin & Co. On leur a jeté des briques qui ne les ont pas atteints.

A 6 h. 45 P. M., rue Tchoupitoulas près Gravier, Wm T. Warfield, employé de Zuberbier & Behan, a été attaqué par cinq individus qui l'ont frappé avec une barre de fer. L'un d'eux, un warehouseman nommé John Gough, a été arrêté et une accusation de voles de fait a été porté contre lui.

Vols.—Deux individus se sont introduits dans le café de M. Jos. Laborde, No 87 rue Bourgogne, et ont volé une somme de $9 qui se trouvait dans le tiroir du comptoir. Peter Swanson et Wm Fasedender, deux individus qu'on suppose être les auteurs du vol, ont été arrêtés et écroués au poste du 3me precinct.

—M. Fred Buckle qui tient un barroom au coin de la rue St-Louis et du Passage de la Bourse, s'étant absenté pendant quelques instants, a laissé son établissement à la garde d'un inconnu, quand il est revenu, ce dernier avait disparu avec une somme de $16 qui se trouvait dans la caisse. Le signalement du voleur a été télégraphié à toutes les stations de police.

Atroce agonie. — Hier, à 2 heures de l'après midi, Frank Kunnhots, un mécanicien de 20 ans, demeurant rue Kerlerec, entre Bourgogne et Remparts, a été pris dans un engrenage et horriblement mutilé à la raffinerie américaine, encoignure Douane et Front. Les étudiants ont été appelés, mais le blessé a expiré avant l'arrivée de la voiture d'ambulance. Le coroner s'est livré à une enquête.

Sur le fleuve.—Vendredi soir, à 8 heures, tandis que le steamboat *Paul Tulane*, remontant le fleuve, se trouvait un peu en aval de Port Hickey, il a fait collision avec le remorqueur *Alarm*, et les deux bateaux ont été fort endommagés.

Entre 5 et 6 heures du matin, le *Stella Wilde*, perdu dans le brouillard, a heurté la rive près de Poplar Grove. Il s'est déclaré une voie d'eau dans le bâteau, qui a coulé dans quatorze pieds d'eau.

Enfin, hier matin, en abordant à son quai, dans le port, le *Dakotah* a causé une partie de sa roue motrice.

Pharmacie Américaine.—On lira plus loin un avis dans lequel il est dit que cette pharmacie, sise à l'angle des rues Canal et Bacon, vend à des prix d'une rare modicité les parfumeries les plus fines qu'elle importe directement, ainsi que des médicaments patentés de toutes provenances.

La Pharmacie Américaine possède de forts capitaux qui la mettent à même d'acheter à des conditions avantageuses et d'en faire bénéficier sa clientèle. Tous ces articles sont de première qualité ; elle n'en a jamais eu d'autres, d'ailleurs, et c'est ce qui lui vaut sa vogue. Dans l'avis signalé plus haut, on en trouve a une dénomination qui, si incomplète qu'elle soit, donne une idée des emplettes excellentes qu'il y a à conclure.

Preston's Head - Ake—guérira tout mal de tête en 15 minutes. Il guérit les maux de tête, nul autre mal.

Dr PRICE'S Cream Baking Powder.

La seule Poudre de Crème de Tartre Pure.—Pas d'Ammoniaque ; Pas d'Alun.
En usage dans des millions de familles—40 années d'épreuve.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Rente française.

Paris, 29 octobre—Le trois pour cent est coté à 98 francs 92 1|2 centimes.

Assemblée d'ouvriers dispersée par la police

Paris, 29 octobre—Nombre d'ouvriers sans emploi ont essayé de tenir un meeting aujourd'hui dans le Jardin des Tuileries. Il y a eu beaucoup de désordres, à un tel point que la police est intervenue et a fait évacuer le jardin.

La populace a essayé de marcher sur la Chambre des Députés, mais a été arrêtée et dispersée. On craignait des troubles à la suite de cet incident, et un escadron de cavalerie avait été tenu en réserve pour réprimer les désordres.

A 6 heures cette après-midi l'ordre régnait dans la ville.

Chambre des Députés.

Paris, 29 octobre. — Aujourd'hui à la Chambre des Députés, M. Millevoye a fait des commentaires sur le discours prononcé par M. Liebknecht, le chef socialiste allemand au Congrès des ouvriers à Marseille, en septembre.

M. Liebknecht a dit dans son discours que pour les socialistes la question de nationalisme n'existe pas.

M. Millevoye a demandé au premier ministre Loubet d'interdire l'entrée des socialistes allemands en France.

M. Loubet a répondu, que le public avait déjà rendu son verdict au sujet du Congrès de Marseille, et que la présence de M. Liebknecht dans cette ville avait eu très peu d'importance.

Il a conclu en déclarant que le gouvernement ne permettrait par la présence en France d'aucun étranger qui prêcherait la désobéissance à la loi militaire.

Cette déclaration du premier ministre, M. Loubet, a été chaudement applaudie.

Nouvelles théâtrales.

Londres, 29 octobre.—Sir Augustus Harris a donné cette semaine le *Barbier de Séville*, de Rossini, avec Mme Nevada comme Rosine. Celle-ci a eu une splendide réception. Sa voix est toujours aussi fraîche et aussi ravissante, mais l'auditoire était peu nombreux et n'avait pas l'air de goûter le chef-d'œuvre de Rossini.

Mme Patti a écrit à M. Lago, directeur du nouveau théâtre Olympique, lui promettant de venir donner des représentations à ce théâtre, après sa tournée de concerts du mois de novembre, si l'on peut s'entendre sur les conditions.

Au cours d'une entrevue avec un représentant de la Presse Associée, M. Manoun, de l'Académie Royale de Musique, a dit qu'il était satisfait de la perspective de venir aux Etats-Unis. Il a ajouté qu'il ne savait pas encore exactement quelles seraient les pièces qu'il donnerait au Worlds Fair à Chicago, mais que ce serait probablement *La Rose de Sharon*, *Bethlehem* et un autre ouvrage.

La reine a reçu la troupe de Carl Rosa de donner *La Fille du Régiment*, de Donizetti, au château Balmoral. Sa majesté a présenté à M. Leo Stern une épingle en diamants, en souvenir de sa récente représentation à Balmoral.

Une grande excitation régnait dans le cercle théâtral parisien, lorsqu'il y a eu que Jane Hading avait accepté un engagement au Théâtre Français.

M. Fa lieron a refusé de permettre à celui ci de donner sa nouvelle pièce, où Mlle Hading n'en jouait pas le principal rôle.

La direction de ce théâtre a d'abord refusé d'accepter Mlle Hading, dont la réputation n'est guère à la hauteur des traditions de la Comédie Française. Des négociations ont en lieu ensuite, et tout semblait qu'il se ferait une entente avec les directeurs du théâtre de Vaudeville pour jouer la pièce, lorsque M. Clarette, directeur de la Comédie française, n'est ravisé et a signé un contrat avec Mlle Hading.

M. George E. Vail, résident américain à Paris, vient de faire accepter une pièce en un acte, par un des théâtres du boulevard.

C'est la première fois qu'un américain a eu pareille chance à Paris.

Le steamer Switzerland.

Anvers, 29 octobre—Le steamer *Switzerland*, de la ligne Red Star, parti de Philadelphie le 2 octobre pour Anvers, est arrivé à Flushing.

Le naufrage du steamer Roumanie

Lisbonne, 29 octobre—Dès que la nouvelle